

LA RÉPUBLIQUE

FIN DU LIVRE VI

— (Socrate) Tu sais que, lorsque les yeux se tournent vers des objets qui ne sont pas
5 éclairés par le soleil, mais par les astres de la nuit, ils ont peine à les discerner et
semblent jusqu'à un certain point atteints de cécité, comme s'ils perdaient la
netteté de leur vue.

— (Glaucou) La chose est ainsi.

— Mais que, quand ils regardent des objets éclairés par le soleil, ils les voient
10 distinctement et montrent la faculté de voir dont ils sont doués.

— Sans doute.

— Comprends que la même chose se passe à l'égard de l'âme. Quand elle fixe ses
regards sur ce qui est éclairé par la vérité et par l'être, elle comprend et connaît ;
elle montre qu'elle est douée d'intelligence. Mais lorsqu'elle tourne son regard sur
15 ce qui est mêlé d'obscurité, sur ce qui naît et périt, sa vue se trouble et s'obscurcit,
elle n'a plus que des opinions, et passe sans cesse de l'une à l'autre : on dirait
qu'elle est sans intelligence.

— Oui.

— Tiens donc pour certain que ce qui répand sur les objets de la connaissance la
20 lumière de la vérité, ce qui donne à l'âme qui connaît la faculté de connaître, c'est
l'idée du bien. Considère cette idée comme le principe de la science et de la vérité
en tant qu'elles tombent sous la connaissance ; et quelques belles que soient la
science et la vérité, tu ne te tromperas pas en pensant que l'idée du bien en est
distincte et les surpasse en beauté. En effet, comme dans le monde visible, on a
25 raison de penser que la lumière et la vue ont de l'analogie avec le soleil, mais qu'il
serait déraisonnable de prétendre qu'elles sont le soleil : de même, dans l'autre
sphère, on peut regarder la science et la vérité comme ayant de l'analogie avec le
bien ; mais on aurait tort de prendre l'une ou l'autre pour le bien lui-même qui est
d'un prix tout autrement relevé. Sa beauté doit être au-dessus de toute expression,
30 puisqu'il produit la science et la vérité, et qu'il est encore plus beau qu'elles. Aussi

garde-toi de dire que le bien soit le plaisir. À Dieu ne plaise ! Mais considère son image avec plus d'attention et de cette manière.

— Comment ?

— Tu penses sans doute comme moi, que le soleil ne rend pas seulement visibles les choses visibles, mais qu'il leur donne encore la vie, l'accroissement et la nourriture, sans être lui-même la vie.

— Oui.

— De même tu peux dire que les êtres intelligibles ne tiennent pas seulement du bien ce qui les rend intelligibles, mais encore leur être et leur essence, quoique le bien lui-même ne soit point essence, mais quelque chose fort au-dessus de l'essence en dignité et en puissance.

— Grand Apollon, s'écria Glaucon en plaisantant, voilà du merveilleux !

— C'est ta faute aussi : pourquoi m'obliger à dire ma pensée sur ce sujet ?

— N'en demeure pas là, je te prie, mais achève la comparaison du bien avec le soleil, si tu n'as pas tout dit.

— Vraiment non, je n'ai pas tout dit.

— N'omets pas le moindre trait.

— Il m'en échappera beaucoup, je crois ; mais, autant que je le pourrai en cette circonstance, je ne passerai rien volontairement.

— Fais comme tu dis. — Conçois donc qu'ils sont deux, le bien et le soleil : l'un est roi du monde intelligible ; l'autre, du monde visible ; je ne dis pas du ciel, de peur que tu ne croies qu'à l'occasion de ce mot, je veux faire une équivoque. Voilà par conséquent deux espèces d'êtres, les uns visibles, les autres intelligibles.

— Fort bien.

— Soit, par exemple, une ligne coupée en deux parties inégales : coupe encore en deux chacune de ces deux parties, qui représentent l'une le monde visible, l'autre le monde intelligible ; et ces deux sections nouvelles représentant la partie claire et la partie obscure de chacun de ces mondes, tu auras pour l'une des sections du monde visible, les images. J'entends par images, premièrement les ombres ; ensuite les fantômes représentés dans les eaux et sur la surface des corps opaques, polis et

brillants, et toutes les autres représentations du même genre. Tu vois ce que je veux dire.

— Oui.

— L'autre section te donnera les objets que ces images représentent ; je veux dire
65 les animaux, les plantes et tous les ouvrages de l'art comme de la nature.

— Je conçois cela.

— Veux-tu qu'à cette division du monde visible soit substituée celle du vrai et du faux de cette manière : l'opinion est à la connaissance ce que l'image est à l'objet.

— J'y consens.

70 — Voyons à présent comment il faut diviser le monde intelligible.

— Comment ?

— En deux parts, dont l'âme n'obtient la première qu'en se servant des données du monde visible que nous venons de diviser, comme d'autant d'images, en partant de certaines hypothèses, non pour remonter au principe, mais pour descendre à la
75 conclusion ; tandis que pour obtenir la seconde, elle va de l'hypothèse jusqu'au principe qui n'a besoin d'aucune hypothèse, sans faire aucun usage des images comme dans le premier cas, et en procédant uniquement des idées considérées en elles-mêmes.

— Je ne comprends pas bien ce que tu dis.

80 — Patience, tu le comprendras mieux après ce que je vais dire. Tu n'ignores pas, je pense, que les géomètres et les arithméticiens supposent deux sortes de nombres, l'un pair, l'autre impair, les figures, trois espèces d'angles et ainsi du reste, selon la démonstration qu'ils cherchent : que ces hypothèses une fois établies, ils les regardent comme autant de vérités que tout le monde peut reconnaître, et n'en
85 rendent compte ni à eux-mêmes ni aux autres ; qu'enfin partant de ces hypothèses, ils descendent, par une chaîne non interrompue, de proposition en proposition jusqu'à la conclusion qu'ils avaient dessein de démontrer.

— Pour cela, je le sais parfaitement.

— Par conséquent, tu sais aussi qu'ils se servent de figures visibles et qu'ils
90 raisonnent sur ces figures, quoique ce ne soit point à elles qu'ils pensent, mais à d'autres figures représentées par celles-là. Par exemple, leurs raisonnements ne

portent pas sur le carré ni sur la diagonale tels qu'ils les tracent, mais sur le carré tel qu'il est en lui-même avec sa diagonale. J'en dis autant de toutes sortes de formes qu'ils représentent, soit en relief, soit par le dessin, et qui ont aussi leurs
95 images, soit dans l'ombre, soit dans le reflet des eaux. Les géomètres les emploient comme autant d'images, et sans considérer autre chose que ces autres figures dont j'ai parlé, qu'on ne peut saisir que par la pensée.

— Tu dis vrai.

— Ces figures, j'ai dû les ranger parmi les choses intelligibles, et je disais que, pour
100 les obtenir, l'âme est contrainte de se servir d'hypothèses, non pour aller jusqu'au premier principe, car elle ne peut remonter au-delà de ses hypothèses ; mais elle emploie les images qui lui sont fournies par les objets terrestres et sensibles, en choisissant toutefois parmi ces images celles qui, relativement à d'autres, sont regardées et estimées comme ayant plus de netteté.

105 — Je conçois que tu parles de ce qui se fait dans la géométrie et les autres sciences de cette nature.

— Conçois à présent ce que j'entends par la seconde division des choses intelligibles. Ce sont celles que l'âme saisit immédiatement par la dialectique, en faisant des hypothèses, qu'elle regarde comme telles et non comme des principes,
110 et qui lui servent de degrés et de points d'appui pour s'élever jusqu'à un premier principe qui n'admet plus d'hypothèse. Elle saisit ce principe, et s'attachant à toutes les conséquences qui en dépendent, elle descend de là jusqu'à la dernière conclusion, repoussant toute donnée sensible pour s'appuyer uniquement sur des idées pures, par lesquelles sa démonstration commence, procède et se termine.

115 — Je comprends un peu, mais pas encore suffisamment. Il me semble que tu nous exposes là un point qui abonde en difficultés ; tu entends, ce me semble, par connaissance raisonnée celle qu'on acquiert au moyen de la géométrie et des autres arts semblables, distincte de l'intelligence, car cette connaissance raisonnée est comme intermédiaire entre l'opinion et la pure intelligence.

120 — Tu as fort bien compris ma pensée. Reprends maintenant les quatre divisions dont nous avons parlé, et applique-leur ces quatre opérations de savoir, au plus haut degré l'intelligence pure ; au second, la connaissance raisonnée ; au troisième,

la croyance ; au quatrième, l'imagination : et classe-les de manière à leur attribuer plus ou moins d'évidence, selon que leurs objets participent plus ou moins à la
125 vérité.

— J'entends, je suis d'accord avec toi et j'adopte l'ordre que tu me proposes.

DÉBUT DU LIVRE VII

— Maintenant, repris-je, pour avoir une idée de la conduite de l'homme par rapport à la science et à l'ignorance, figure-toi la situation que je vais te décrire. Imagine un
130 antre souterrain, très ouvert dans toute sa profondeur du côté de la lumière du jour ; et dans cet antre des hommes retenus, depuis leur enfance, par des chaînes qui leur assujettissent tellement les jambes et le cou, qu'ils ne peuvent ni changer de place ni tourner la tête, et ne voient que ce qu'ils ont en face. La lumière leur vient d'un feu allumé à une certaine distance en haut derrière eux. Entre ce feu et
135 les captifs s'élève un chemin, le long duquel imagine un petit mur semblable à ces cloisons que les charlatans mettent entre eux et les spectateurs, et au-dessus desquelles apparaissent les merveilles qu'ils montrent.

— Je vois cela.

— Figure-toi encore qu'il passe le long de ce mur, des hommes portant des objets de
140 toute sorte qui paraissent ainsi au-dessus du mur, des figures d'hommes et d'animaux en bois ou en pierre, et de mille formes différentes ; et naturellement parmi ceux qui passent, les uns se parlent entre eux, d'autres ne disent rien.

— Voilà un étrange tableau et d'étranges prisonniers.

— Voilà pourtant ce que nous sommes. Et d'abord, crois-tu que dans cette situation
145 ils verront autre chose d'eux-mêmes et de ceux qui sont à leurs côtés, que les ombres qui vont se tracer, à la lueur du feu, sur le côté de la caverne exposé à leurs regards ?

— Non, puisqu'ils sont forcés de rester toute leur vie la tête immobile.

— Et les objets qui passent derrière eux, de même aussi n'en verront-ils pas
150 seulement l'ombre ?

— Sans contredit.

- Or, s'ils pouvaient converser ensemble, ne crois-tu pas qu'ils s'aviseraient de désigner comme les choses mêmes les ombres qu'ils voient passer ?
- Nécessairement.
- 155 — Et, si la prison avait un écho, toutes les fois qu'un des passants viendrait à parler, ne s'imagineraient-ils pas entendre parler l'ombre même qui passe sous leurs yeux ?
- Oui.
- Enfin, ces captifs n'attribueront absolument de réalité qu'aux ombres.
- 160 — Cela est inévitable.
- Supposons maintenant qu'on les délivre de leurs chaînes et qu'on les guérisse de leur erreur : vois ce qui résulterait naturellement de la situation nouvelle où nous allons les placer. Qu'on détache un de ces captifs ; qu'on le force sur-le-champ de se lever, de tourner la tête, de marcher et de regarder du côté de la lumière : il ne
- 165 pourra faire tout cela sans souffrir, et l'éblouissement l'empêchera de discerner les objets dont il voyait auparavant les ombres. Je te demande ce qu'il pourra dire, si quelqu'un vient lui déclarer que jusqu'alors il n'a vu que des fantômes ; qu'à présent plus près de la réalité, et tourné vers des objets plus réels, Il voit plus juste ;
- 170 si enfin, lui montrant chaque objet à mesure qu'il passe, on l'oblige, à force de questions, à dire ce que c'est ; ne penses-tu pas qu'il sera fort embarrassé, et que ce qu'il voyait auparavant lui paraîtra plus vrai que ce qu'on lui montre ?
- Sans doute.
- Et si on le contraint de regarder le feu, sa vue n'en sera-t-elle pas blessée ? N'en détournera-t-il pas les regards pour les porter sur ces ombres qu'il considère sans
- 175 effort ? Ne jugera-t-il pas que ces ombres sont réellement plus visibles que les objets qu'on lui montre ?
- Assurément.
- Si maintenant on l'arrache de sa caverne malgré lui, et qu'on le traîne, par le sentier rude et escarpé, jusqu'à la clarté du soleil, cette violence n'excitera-t-elle pas
- 180 ses plaintes et sa colère ? Et lorsqu'il sera parvenu au grand jour, accablé de sa splendeur, pourra-t-il distinguer aucun des objets que nous appelons des êtres réels ?

— Il ne le pourra pas d’abord.

— Ce n’est que peu à peu que ses yeux pourront s’accoutumer à cette région
185 supérieure. Ce qu’il discernera plus facilement, ce sera d’abord les ombres, puis les
images des hommes et des autres objets qui se peignent sur la surface des eaux,
ensuite les objets eux-mêmes. De là il portera ses regards vers le ciel, dont il
soutiendra plus facilement la vue, quand il contempera pendant la nuit la lune et
les étoiles, qu’il ne pourrait le faire, pendant que le soleil éclaire l’horizon.

190 — Je le crois. À la fin il pourra, je pense, non-seulement voir le soleil dans les eaux
et partout où son image se réfléchit, mais le contempler en lui-même à sa véritable
place.

— Certainement.

— Après cela, se mettant à raisonner, il en viendra à conclure que c’est le soleil qui
195 fait les saisons et les années, qui gouverne tout dans le monde visible, et qui est en
quelque sorte le principe de tout ce que nos gens voyaient là-bas dans la caverne.

— Il est évident que c’est par tous ces degrés qu’il arrivera à cette conclusion.

— Se rappelant, alors sa première demeure et ce qu’on y appelait sagesse et ses
compagnons de captivité, ne se trouvera-t-il pas heureux de son changement et ne
200 plaindra-t-il pas les autres ?

— Tout à fait.

— Et s’il y avait là-bas des honneurs, des éloges, des récompenses publiques
établies entre eux pour celui qui observe le mieux les ombres à leur passage, qui se
rappelle le mieux en quel ordre elles ont coutume de précéder, de suivre ou de
205 paraître ensemble, et qui par là est le plus habile à
deviner leur apparition ; penses-tu que l’homme dont nous parlons fût encore bien
jaloux de ces distinctions, et qu’il portât envie à ceux qui sont les plus honorés et
les plus puissants dans ce souterrain ? Ou bien ne sera-t-il pas comme le héros
d’Homère, et ne préférera-t-il pas mille fois n’être qu’un valet de charrue, au
210 service d’un pauvre laboureur, et souffrir tout au monde plutôt que de revenir à sa
première illusion et de vivre comme il vivait ?

— Je ne doute pas qu’il ne soit disposé à tout souffrir plutôt que de vivre de la sorte.

— Imagine encore que cet homme redescende dans la caverne et qu’il aille s’asseoir à son ancienne place ; dans ce passage subit du grand jour à l’obscurité, ses yeux ne
215 seront-ils pas comme aveuglés ?

— Oui vraiment.

— Et si tandis que sa vue est encore confuse, et avant que ses yeux se soient remis et accoutumés à l’obscurité, ce qui demande un temps assez long, il lui faut donner son avis sur ces ombres et entrer en dispute à ce sujet avec ses compagnons qui
220 n’ont pas quitté leurs chaînes, n’apprêtera-t-il pas à rire à ses dépens ? Ne diront-ils pas que pour être monté là-haut, il a perdu la vue ; que ce n’est pas la peine d’essayer de sortir du lieu où ils sont, et que si quelqu’un s’avise de vouloir les en tirer et les conduire en haut, il faut le saisir et le tuer, s’il est possible.

— Cela est fort probable.

— Voilà précisément, cher Glaucon, l’image de notre condition. L’antre souterrain, c’est ce monde visible : le feu qui l’éclaire, c’est la lumière du soleil : ce captif qui monte à la région supérieure et la contemple, c’est l’âme qui s’élève dans l’espace intelligible. Voilà du moins quelle est ma pensée, puisque tu veux la savoir : Dieu sait si elle est vraie. Quant à moi, la chose me paraît telle que je vais dire. Aux
230 dernières limites du monde intellectuel, est l’idée du bien qu’on aperçoit avec peine, mais qu’on ne peut apercevoir sans conclure qu’elle est la cause de tout ce qu’il y a de beau et de bon ; que dans le monde visible, elle produit la lumière et l’astre de qui elle vient directement ; que dans le monde invisible, c’est elle qui produit directement la vérité et l’intelligence ; qu’il faut enfin avoir les yeux sur cette idée
235 pour se conduire avec sagesse dans la vie privée ou publique.